

# débats et tâtonnement

Dans mes deux sixièmes, cette année, une chose marche bien, ce sont les débats. Ce n'est peut-être pas un hasard ; ils arrivent dans un monde assez nouveau, un monde de grands bâtiments, de couloirs et de sonneries et ils ont des choses à dire. La télé, les journaux leur fournissent d'autre part bien des sujets de réflexion et d'interrogation.

Ce qui me préoccupe surtout en ce moment, c'est mon attitude au cours des débats entre des élèves de 10-13 ans. Raymond Massicot a déjà soulevé ce problème l'an dernier dans *L'Éducateur*, et en ce qui me concerne, je suis en plein tâtonnement dans ce domaine. Ce n'est donc que l'état de mes cogitations à un moment donné que je vais exposer maintenant, et pas du tout une doctrine définie, concertée et définitive quant à l'attitude du maître Freinet pendant les débats en classe.

Une chose est peut-être certaine : il y a des moments où je suis totalement inutile : la discussion « chauffe », les points de vue s'affrontent ; ce sont des moments où chacun se met en jeu dans ce qui lui tient à cœur, l'école, la famille, les loisirs, l'éducation, etc.

Exemple : ce débat apparemment bien sage sur le racisme (à partir d'un texte d'une élève se déclarant raciste) qui pourtant reste dans les mémoires puisque la question revint sur le tapis, avec le même sérieux, quatre ou cinq mois plus tard.

Il me semble que les débats qui marchent le mieux sont ceux où j'interviens le moins... ceux où j'occupe le moins de place sur la bande magnétique (car j'essaye par mon attitude, par mes gestes d'être constamment « aidant » pour celui qui prend la parole, même s'il dit quelque chose qui me choque ou me déplaît).

Peut-être y a-t-il là le reflet de la conception que j'ai du débat en classe.

Je pourrais sûrement utiliser les débats comme des tribunes pour critiquer la société, l'école, la famille, pour lutter contre tous les lieux communs conformistes et moralisants... Oui, je pourrais... ou j'aurais pu... car après deux trimestres il n'est pas certain que mes élèves me laisseraient déballer ma marchandise...

Mon optique est un peu différente : je préfère la formule « débat-constat ». Je m'explique : pour moi les débats sont un moment de communication et d'expression (expression libre et expression de l'inconscient, ce qui est un peu la même chose). Est-ce que je peux « exploiter » mon statut de prof pour faire passer des idées que les gamins reçoivent comme extérieures, puisqu'ils n'en sont pas au même stade de cheminement que moi, et que les autres élèves ?

On me dira que l'école n'est pas neutre, que la belle laïcité syndicale, c'est un leurre... parfaitement d'accord, mais ce n'est pas une justification. Pour moi, faire un cours sur Maurras, ou faire un cours sur Lénine, c'est la même chose. Il s'agit toujours du même rapport enseignant-enseigné, ce dernier étant toujours cantonné dans un rôle passif, celui du

récepteur. Ce que je préfère, c'est la communication entre les élèves eux-mêmes, qu'ils s'écoutent, se répondent, et rares sont les débats où tous sont d'accord, et je crois que mon rôle alors c'est de mettre ces désaccords à la lumière.

En effet il me semble — en réécoutant les bandes enregistrées en 6e que je ne suis jamais plus nuisible que lorsque je mets mon grain de sel et que je m'engage en prenant parti pour l'un ou pour l'autre.

C'est pourquoi je suis de plus en plus persuadé qu'il est pratiquement indispensable de se « désengager » si l'on veut intervenir à bon escient au cours d'un débat ; mais ce n'est pas facile, ne serait-ce que de percevoir le problème soulevé par les élèves et les termes dans lesquels il est abordé... Souvent les propos des gosses partent « tous azimuts », sans forcément correspondre à nos schémas d'adultes, à nos façons de voir les problèmes.

Et là si je veux être juge et partie, je ne tiens pas la distance, je bloque la parole, et rapidement le débat se transforme en un monologue, ou en un dialogue entre un élève et moi-même, les autres ayant complètement décroché.

En tout cas, c'est là que se situe mon tâtonnement actuel ; d'autres ont peut-être déjà définitivement trouvé la solution...

Il y a tout de même une règle à laquelle j'essaye de me tenir : c'est la concision ; j'interviens le plus brièvement possible, peut-être en déformant telle ou telle position, mais ça permet aux interlocuteurs de préciser leurs idées.

Là je crois qu'il y a un travail de préparation à effectuer, préparation surtout psychologique du prof. J'essaie d'enviesager, de prévoir tout ce qui peut être dit sur tel ou tel sujet, et c'est justement cette réflexion préalable qui me permet d'avoir constamment les idées plus claires pendant le débat, de prendre un peu de recul, de mesurer plus précisément mes interventions, de faire avancer sans gêner les élèves.

Voilà, notées un peu rapidement les quelques réflexions que m'inspire mon actuel tâtonnement à propos des débats en classe.

J'ajouterai qu'il reste un cas délicat : c'est quand les élèves s'adressent directement à moi : « Et vous, monsieur, qu'est-ce que vous en pensez ? » Pour le moment je refuse de répondre avant la fin du débat, ceci parce que j'ai remarqué que mes élèves, bien conditionnés, surtout en début d'année exultaient s'ils voyaient que j'étais du même avis qu'eux, alors que les autres qui défendaient des idées différentes des miennes se sentaient exclus... Mais c'est peut-être un phénomène qui s'atténue en cours d'année, dans la mesure où ils comprennent qu'ils ne sont pas contraints de partager mes opinions.

Si j'en juge aussi par le temps de plus en plus long pendant lequel je lève le doigt pour que « l'ingénieur du son » (qui tient le micro et donne la parole) me tende le micro, je crois pouvoir être optimiste : quelque chose a changé quant à mon rôle dans la classe...

Jean-Yves PILLET